

PHILIPPE HAERINGER

Une anthropologie du geste.

Pour une exploration thématique de la vie citadine en Afrique noire

Anthropology of doings.

Exploring town life in Black Africa

Mots-clés : Vie citadine. Anthropologie. Méthodologie. Thématique. Gestuelle.
Faits et gestes. Temps quotidien. Histoires de vie. Afrique noire

Key words : *Urban life. Anthropology. Methodology. Thematic research. Gesture.*
Ways and doings. Daily time. Life histories. Black Africa

Extrait de *L'explosion urbaine du tiers-monde*, numéro spécial de la revue *Projet*, n° 162,
1982, pp. 242-250

Les manifestations les plus denses de l'aventure humaine ne sont pas nécessairement les plus étudiées. C'est ce que l'on peut constater à propos des sociétés citadines du monde tropical, du moins au-delà des constats numériques et des considérations générales. Voici un domaine si peu exploré qu'on ne peut être assuré, si d'aventure on décide d'en parler, de ne pas en oublier des pans entiers – et des plus significatifs. Il faut être lucide : nous ne connaissons un peu la ville tropicale que sous ses aspects fonctionnels ; nous savons un peu comment ce grand corps croît et respire, mais nous ne savons à peu près rien de sa nature intime. Des gens qui l'habitent nous ne connaissons que quelques paramètres et des images, à peine plus qu'une fiche d'identité collective assortie d'un petit montage audiovisuel de poche.

Sans doute conviendrait-il de nuancer. Divers titres de travaux viennent à l'esprit pour contredire ce propos. Mais celui-ci reste globalement

Avis au lecteur qui connaîtrait l'œuvre de Marcel Jousse et particulièrement sa trilogie posthume : *L'anthropologie du geste* (Gallimard). Bien lire, dans le présent intitulé : *une* anthropologie du geste. Il ne s'agit pas, en effet, de disputer à Marcel Jousse la valeur absolue de *l'anthropologie du geste* qu'il a mise au jour. Loin de ce propos l'intention de sonder les mécanismes fondamentaux de l'Anthropos. On verra qu'il s'agit de tout autre chose : d'une anthropologie plus séculière, de gestes plus profanes, et d'objectifs plus temporels.

vrai au moment où la recherche tropicaliste française semble vouloir – mais ne s’agit-il pas d’une simple velléité? – accorder plus d’attention aux sociétés urbaines de l’Afrique noire francophone, par exemple et principalement. Si l’on s’en tient à cet ensemble géo-culturel, où l’énorme machine de l’anthropologie anglo-saxonne est restée discrète et où les outils nationaux de la recherche en sciences humaines sont encore embryonnaires, où donc la recherche française reste comptable, pour l’essentiel, des connaissances acquises, il est clair que la vie citadine, historiquement toute neuve, demeure terre de découverte en dépit de quelques travaux pionniers.

Villes reconnues, vies inconnues

Il est facile de comprendre pourquoi le corps physique de la ville tropicale accapare le peu d’intérêt qu’on porte à celle-ci, au détriment de la chimie de la vie qu’elle abrite. Le côté physique est en effet impressionnant, soudain par ses dimensions sans cesse multipliées, et il faut faire fonctionner le monstre : souci primordial pour les pouvoirs publics et leurs tuteurs internationaux, affaires rentables pour les bureaux d’étude et les fournisseurs de biens d’équipement, interrogations pathétiques pour les chercheurs et pour les milieux dits éclairés. Va-t-on perdre le contrôle du sol urbain, du bâti, de la rue? Va-t-on pouvoir endiguer la pollution, le chômage, la montée des prix alimentaires, et empêcher que l’engorgement des moyens de transport urbain ne paralyse le tout? Autant de questions essentielles mais qui n’invitent pas nécessairement à faire la connaissance des gens, ou si peu.

Une interrogation préalable, née tout à la fois d’une sorte d’étonnement fondamental devant un fait nouveau et d’un vain espoir de le maîtriser à la source, a fait pendant un temps du thème des migrations vers la ville un sujet d’attention. Et la nature de ce sujet a pu, ici ou là, amener l’observateur à solliciter un témoignage direct et plus ou moins approfondi de l’homme en migration. On voulut connaître ses motivations et sa stratégie. La même notion de stratégie (le mot n’étant pas nécessairement utilisé) permit encore et continue d’assurer un certain contact avec l’homme de la rue au nom de deux ou trois autres thèmes. La compétition pour le sol urbain est celui qui a mobilisé le plus d’énergie. La quête d’un emploi urbain ou d’une occupation substitutive en est un autre. Mais ces thèmes pouvaient aussi se nourrir d’une observation des effets de masse et n’ont qu’accessoirement conduit l’observateur à poursuivre le dialogue avec l’homme-habitant au-delà du questionnaire à finalité statistique.

Situer la place de l’homme dans les rouages, dans le fonctionnement, dans les ressorts primordiaux de la machine urbaine, est important et

nécessaire. Ce n'est pas encore dire qui il est et ce qu'il vit. Savoir que je suis locataire ne dit pas ce qui se passe chez moi. Or, il se passe beaucoup de choses chez les nouveaux citadins de l'Afrique noire. Comment n'en serait-il pas ainsi quand on sait l'originalité profonde des peuples de ce continent et l'infinie distance entre ce qu'ils vivent encore et ce qu'ils vivent déjà. Comment ne pas être avide de connaître, au-delà des faciles clichés, les produits de l'amalgame et, aussi, la mystérieuse chimie de ce bouleversement des êtres ?

Il y a là un champ de recherche qui n'entre pas globalement, c'est le moins qu'on puisse dire, dans les préoccupations immédiates des gestionnaires de la ville africaine. Par ricochet, hélas, dans des pays où la recherche est quelque peu « piégée » par la version officielle du développement, cet espace reste à peu près ignoré des chercheurs eux-mêmes. Il est certes possible de prophétiser que ce désintérêt reculera sous la poussée d'une certaine variété de maux sociaux. Je pense à des maux qui, contrairement à la crise du logement, par exemple, n'offriront aucune prise à toute démarche qui tenterait de les réduire à leurs aspects techniques ou financiers. Ne voit-on pas déjà, par exemple, monter un mal jusqu'ici peu présent dans les esprits mais désormais obsessionnel dans certaines villes : celui de la délinquance juvénile ? Or l'explication et la compréhension de ce phénomène comme de bien d'autres fléaux sociaux passent, de toute évidence, par les arcanes les plus secrets de la vie.

Certaines inquiétudes publiques pourraient donc un jour créer une demande non négligeable de connaissances sur la vie des gens dans la ville. Toutefois, il y a mieux à faire que de subordonner une recherche sur la vie citadine à des objectifs thérapeutiques, lesquels ne peuvent que biaiser ou tronquer la réalité des choses et, de surcroît, lui apporter un éclairage négatif. Comme si la vie dans la cité ne pouvait réserver que de mauvaises surprises, comme si elle n'était préhensible qu'au travers de périls pathologiques.

En réalité, la demande de connaissances dans ce domaine est plus diffuse qu'on pourrait le croire. De nombreux dossiers techniques de la ville comportent des interrogations qui, faute de pouvoir être alimentées, restent en filigrane. Les comportements intimes du citadin sont en effet des sujets de préoccupation pour les meilleurs des praticiens chargés, par exemple, d'améliorer la conception du logement social, de renouveler les méthodes pédagogiques dans les écoles, de faire progresser l'hygiène et la santé, de développer l'épargne ou d'organiser la distribution des biens de consommation. Cela fait déjà de bonnes raisons positives de se mettre au travail.

Mais, au-delà de ces cibles sectorielles, il doit être clair que l'observation, l'étude et le suivi de la vie citadine dans les grandes villes d'Afrique noire ou d'ailleurs est une obligation culturelle et historique. En Afrique noire, notamment, la mise en lumière des traits originaux de cette « civilisation » urbaine en marche paraît devoir être aussi féconde pour le sentiment d'identité nationale – ou le sentiment d'identité tout court – que, par exemple, les enseignements de la tradition orale. Celle-ci

a déjà ses lettres de noblesse. Il est temps de s'occuper de celle-là, qui est naturellement appelée à prendre le dessus. Il est temps de le faire tandis qu'elle est encore proche de sa genèse, proche de ses prémisses et du substrat qui la porte et dont elle se nourrit encore.

Une exploration anthropologique

Puisque nous sommes en présence d'un champ de recherche peu exploré et d'ailleurs nouveau en ce qui concerne l'Afrique noire francophone au moins, il convient de lui appliquer des méthodes d'investigation propres aux espaces vierges, des méthodes de reconnaissance. Le danger est en effet que, les apparences laissant croire que nous sommes en terrain familier, nous lancions des programmes de recherche fondés sur des problématiques préétablies et qu'ainsi nous passions à côté de l'essentiel, voire à côté du vrai, en tout cas à côté des facettes les plus cachées et les plus spécifiques. Le premier programme à mettre en place doit être consacré à définir l'objet et son contenu, à inventorier ses composantes par une sorte de balayage, par un balisage au moins, bref à établir une thématique de la vie citadine.

Faire un tour cursif de la vie des hommes, c'est accomplir la première tâche de l'anthropologue de terrain découvrant une peuplade inconnue. Mais l'analogie a ses limites. Le tropicaliste classique fait sa moisson à la faveur d'une longue cohabitation avec un groupement humain, le village, qui présente l'avantage d'être en général une entité communautaire homogène et fortement autocentrée. Cela veut dire que le vécu y est, dans une large mesure, partagé, la pratique communautaire s'exerçant jusqu'au niveau du quotidien, lequel se trouve d'ailleurs, pour l'essentiel, intégré dans une interprétation générale de la société humaine. Ainsi l'observation prend-elle d'emblée, dans ce cadre et par la nature même de l'objet, un caractère globalisant, quels que soient les correctifs ou les démentis qui surviennent par la suite quant à l'autonomie du microcosme villageois.

Il n'en va pas de même dans la ville, moins encore dans la macroville où des opacités se dressent entre des groupes sociaux très différenciés et cependant mal repérables et sans autonomie, sans frontières; où une distanciation croissante se crée entre la vie et le système; où celui-ci se technicise au point qu'il ne se laisse étudier que par tranches. Si, sauf discours politico-philosophiques sur la ville, la réalité urbaine n'est jamais appréhendée que secteur par secteur (les problèmes du logement, de la distribution, de l'emploi, de l'école, de l'animation culturelle, etc.), c'est que, techniquement, ces divers secteurs ne sont guère reliables entre eux: ils n'obéissent pas au même langage technique. Or il n'est plus possible d'en rendre compte autrement qu'en des termes techniques.

Donc, a priori, aucun terrain ne s'offre pour une observation globale

de la vie citadine. Sauf un, pourtant, qui est le seul dénominateur commun à tant d'éléments hétéroclites : l'être humain lui-même, je veux dire l'individu (ou l'unité domestique) et son « vécu », en qui et en quoi se fondent dans une synthèse signifiante tous les compartiments de la vie citadine. Si l'on retient cette idée, il suffit alors d'appréhender ce vécu de A à Z pour toucher du doigt, par un bout, tous les problèmes de société dans la ville ; non pas pour tout pouvoir en dire, mais pour les repérer, se saisir de leur existence au lieu même où ils s'interpénètrent et se coordonnent en une réalité sensible.

Il est vrai que cette position fait immédiatement surgir une difficulté de mise en œuvre, qui est aussi une difficulté de fond : à quel citadin ou à quels citadins demandera-t-on de porter témoignage pour la cité entière ? L'immense diversité des situations et des profils individuels semble faire de cet objectif une gageure impossible. L'obstacle est indéniablement sérieux. Pourtant, si l'on admet que la part anecdotique, contingente, d'une vie n'est pas l'objet recherché et que, bien qu'elle soit indispensable au « portrait », elle doit s'effacer à l'heure de l'analyse, la difficulté s'amenuise d'autant.

Ce que le présent propos nous invite, en effet, à rechercher et à découvrir dans le vécu d'un homme quel qu'il soit, c'est le reflet d'une société, d'un système, d'un environnement. Cette société est certes trop complexe, trop diverse, pour qu'un seul reflet suffise à nous la restituer ; il y faudra tout un jeu de miroirs, autrement dit un certain nombre d'études de cas judicieusement placées. Mais cela n'est pas du tout la même chose que s'il fallait rendre compte de la diversité des individualités.

Une autre considération élargit sensiblement l'impact, l'assise, la représentativité du cas individuel. La ville tropicale (et singulièrement la ville africaine) n'isole heureusement pas l'individu aussi radicalement que ne le fait la ville occidentale. Si la vie ne s'y déroule pas réellement en situation communautaire (une ville n'est jamais assimilable à un gros village, pas plus qu'à un agglomérat de villages), on y voit néanmoins l'individu (ou l'unité domestique) évoluer dans des micro-sphères pratiquant une très large solidarité, voire une cohabitation étroite. De sorte que l'observation d'un individu, lorsqu'elle est approfondie, s'inscrit nécessairement dans le cadre d'un groupe qui tout à la fois donne du relief au cas étudié et le relativise. Outre l'avantage scientifique d'une telle situation, le chercheur peut partiellement retrouver grâce à cela, au sein de la macro-ville, les conditions d'échange, de contact, de confiance cumulative (la familiarité acquise auprès d'un habitant se reportant en partie sur ses proches) qui est normalement la sienne en milieu villageois – et qui fait si cruellement défaut en ville lorsque l'on fait du porte à porte.

Combien de cas faudra-t-il étudier ? Il n'est pas possible d'en décider ici dans l'absolu, mais on peut avancer qu'une bonne idée des problèmes d'une ville pourrait certainement être obtenue à travers un échantillon de quelques dizaines de cas seulement. Les quatre enfants de Sanchez n'offrent-ils pas déjà, à eux seuls, une vision très dense d'une portion

substantielle et significative de la société mexicaine? Poussée à ce degré d'approfondissement, l'expérience conduit nécessairement, au-delà du témoignage individuel, à la découverte des réalités collectives. Plus on va au fond, plus il est aisé de faire le départ entre ce qui est contingent et ce qui est obéissance ou réponse à un déterminisme social, à une loi explicite ou non de la société – et donc d'énoncer ces lois et ces déterminismes. Il est vrai que la démarche ici proposée ne se confond pas exactement avec celle d'Oscar Lewis. L'objectif est différent, plus précis; il appelle une autre méthode, moins narrative, plus analytique; ce qui nous conduit au vif du sujet.

Tous les gestes d'une vie

Le principe étant posé d'une observation centrée sur l'individu et conduite à l'échelle du vécu, il reste en effet à s'interroger sur le cheminement qui permettra de faire à coup sûr (ou presque) le tour d'un objet aussi multiforme que l'existence humaine, d'en identifier toutes les composantes sans nécessairement tout en dire, d'inventorier tous les éléments d'une vie sans obligatoirement la raconter.

Il ne peut être question, dans cette perspective exploratoire, de se donner une grille, un canevas qui procéderait nécessairement d'un questionnement a priori ou fondé sur une expérience extérieure. Le procédé inverse, consistant à partir sans bagages d'un point quelconque et à progresser par enchaînement d'idées et de découvertes, pourrait être une opération aventureuse et trop tributaire, encore, des cheminements de pensée et des obsessions de l'observateur.

Or, un double fil conducteur s'offre à nous guider en toute neutralité, celui du *geste* et celui du *temps*, celui des gestes accomplis au fil du temps. Il semble en effet que chacune des composantes de l'existence humaine, même les plus immatérielles, ait à un moment ou à un autre une expression visible ou audible, se traduise par un acte, un geste, une parole. Cet acte ou ce geste ou cette chose dite peut être par excellence le signal, l'indice dont cette quête thématique a besoin.

La plupart des actes et des gestes sont répétitifs parce que, précisément, ils témoignent d'une constante, d'une donnée durable dans l'existence de l'acteur, et que ces permanences sont de très loin dominantes. Le fait occasionnel est lui-même, bien souvent, la traduction d'une donnée permanente: par exemple, une visite impromptue à un ami rend compte du caractère d'une amitié. L'événement exogène, qui échappe à cette interprétation, n'est quant à lui signifiant que s'il a une incidence sur le cours de l'existence, donc sur ses données permanentes; tel est le cas, par exemple, d'un licenciement.

C'est à l'échelle du *temps quotidien* que s'accomplissent la plupart

des actes et des gestes répétitifs. Ce sont les gestes primordiaux, ceux qui définissent le mieux la condition de l'homme. C'est aussi ceux qui sont à la portée immédiate de l'observateur. Non que celui-ci puisse toujours y assister « en direct ». Mais, s'il est imprégné de certaines séquences et du cadre dans lequel cette quotidienneté s'écoule, il lui sera aisé de reconstituer le cours des choses par une série d'entretiens. Aisé à condition qu'il s'astreigne à une stricte progression chronologique: des premiers gestes du matin aux derniers gestes du soir, le peigne fin des minutes et des heures ne devrait laisser échapper que peu de chose.

A cette gestuelle du temps quotidien peut assez facilement être ajouté tout ce qui, dans les autres échelles de temps, répond à une périodicité régulière: activités de fin de semaine, mesures prises à la fin ou au début de chaque mois, congés annuels, fêtes rituelles, etc. Restent les données d'évolution, celles qui font le profil d'une vie et qui relèvent à l'évidence des techniques de la biographie. Biographie rétrospective d'abord, qui est un préalable indispensable, bien sûr, à l'analyse du temps présent, mais qui peut et doit aussi s'appuyer sur une démarche chronologique rigoureuse: égrenage des années et des mois avant celui des jours et des heures. Biographie suivie ensuite, si l'on veut et si l'on peut. Suivre de loin en loin, sur plusieurs années, les personnages ou familles témoins que l'on se sera donnés est sans doute un programme idéal, mais très exigeant et pas toujours envisageable.

L'exhaustivité et la crédibilité absolues ne sont elles-mêmes que des lignes idéales, mais la démarche chronologique permet de s'en approcher plus ou moins, et mieux que de toute autre manière. Le fil du temps n'est toutefois pas seulement ce guide, c'est aussi un paramètre essentiel de l'existence humaine. La façon dont les faits et gestes de la journée (par exemple) s'articulent dans le temps, le chassé-croisé du temps quotidien de chacun des membres d'une unité domestique, les pesanteurs imputables au facteur-temps dans les grandes cités, etc., constituent des éléments d'appréciation importants.

Il est incontestable que tout cela demande beaucoup de patience, le sens du détail embusqué et beaucoup d'ordre dans ses notes. Je ne m'étendrai pas sur les techniques d'enquête sinon pour dire d'expérience que la personnalité la plus simple en apparence ne se laisse pas cerner en moins d'une centaine d'heures d'écoute. Cent heures pour seulement prendre acte de l'existence physique de l'homme, pour faire le compte de ses faits et gestes et recueillir les informations connexes nécessaires à leur interprétation brute. Qu'on se rassure néanmoins: plus l'investigation est approfondie, mieux elle est acceptée par celui qui s'y prête et qui, lorsqu'il appartient à un milieu social en transition, est finalement très preneur de cet effort d'analyse d'une vie qu'il contrôle mal. Reste la difficulté, en milieu urbain, de dégager le temps nécessaire, les demi-journées ou journées entières qu'il faudra pouvoir voler, par exemple, à l'employeur.

Il y aurait beaucoup de choses à dire, encore, sur le passage obligé par l'entretien entre quatre murs, sur les articulations nécessaires entre cette austère quête par les mots et les contacts de terrain, sur la nature des rapports entre celui qui écoute ou regarde et celui qui parle ou témoigne. Il faut remarquer, ici, que cette sorte de recherche pourrait être le lieu privilégié d'une collaboration entre le regard neuf d'un chercheur étranger à la société étudiée (et disposé, de ce fait, à ériger la banalité quotidienne en objet d'observation scientifique) et le regard averti d'un chercheur autochtone, plus apte à déceler la signification cachée d'un geste ambigu.

Du geste d'un seul à la vérité de tous

Revenons à la question de fond : comment passer d'un témoignage individuel, aussi complet soit-il, à une connaissance généralisable, puis à une problématique de la collectivité entière ? La réponse à cette question est déjà implicitement contenue dans les pages qui précèdent. Il suffira en effet de rappeler que l'objectif de la démarche proposée est d'abord un repérage thématique, comme une recherche de mots-clés. C'est pourquoi la question de la représentativité des cas étudiés n'est pas un problème aussi préoccupant qu'on pourrait le penser. Un mot-clé est le même dans tous les textes où on le trouve, quand bien même ces textes seraient de caractères différents. Il suffira de varier les situations pour avoir une chance de rencontrer tous les thèmes au moins une fois.

L'analogie, ici encore, a ses limites. Les mots-clés d'un texte sont en nombre fini, les thèmes non. Car ils naîtront des mises en relation des faits et gestes recueillis, des corrélations découvertes entre eux, de la cohérence de leur assemblage. Ils pourront ensuite être affinés et nourris à la faveur de deux genres de digressions, qui seront en fait l'aboutissement logique de la démarche engagée. Des digressions vers le haut et des digressions vers le bas.

Digressions vers le haut : un certain nombre de données renverront directement à des dossiers généraux, à des dossiers de la collectivité entière. Des dossiers existants ou des dossiers à ouvrir. C'est la première justification de la démarche : permettre de ressourcer les problématiques macro, de les enrichir et de les renouveler ; car elles sont extraordinairement sclérosées, stéréotypées, enfermées dans des champs thématiques étroits. Nul doute qu'en chemin les données-clés, recueillies sur quelques individus seulement, devront être extrapolées, statistiquement pondérées. Mais c'est l'affaire d'investigations différentes. C'est déjà une autre histoire.

Digressions vers le bas : parce que chaque geste et chaque action enregistrés au fil du temps, ainsi que les questions qui surgiront de leur mise en relation, ne seront que des signes, des mots-clés, des entrées en

matière. A partir de là, tout est possible. Quelles portes pousserons-nous, quels seuils franchirons-nous? Déjà de nombreuses portes -auront été entrouvertes pour seulement rendre possible l'enregistrement de la gestuelle; car comment rendre compte d'un geste ou d'un acte sans le situer dans son contexte, comment le caractériser sans le comprendre déjà un peu? La frontière est floue entre l'ethnographie et l'ethnologie, entre l'anthropologie qui enregistre et celle qui interprète.

La suite sort de ce propos. Les voies, méthodes et objectifs de l'anthropologie sont multiples. L'approfondissement de certains thèmes pourra, en conservant le véhicule du témoignage individuel, conduire jusqu'aux frontières de l'investigation psychanalytique. D'autres thèmes exigeront d'élargir le cercle et s'inscriront dans le cadre d'une sociologie de la famille ou d'une sociologie des groupes.

Il reste à souligner deux points. Le premier concerne la nature de la démarche proposée. Cette sorte de patient inventaire exploratoire pourra paraître appartenir à un autre temps. Le labeur descriptif est aujourd'hui décrié dans les sciences sociales; mais, s'il s'agit bien de sciences, et de sciences expérimentales, elles ne peuvent éluder cette démarche fondamentale du savoir.

Le deuxième a trait au paradoxe apparent qu'il y a à prétendre trouver dans le témoignage individuel, dans une quête pointilliste, le fondement d'une recherche renouvelée sur la ville africaine, et cela au moment où celle-ci commence justement à rejoindre le peloton des villes géantes, où donc l'empire des grands nombres s'exerce chaque jour davantage sur l'observateur. Mais, justement, il est temps de rappeler que l'investigation statistique, toujours plus nécessaire, est aussi de plus en plus menacée d'inefficience et d'insignifiance à mesure que l'écart se creuse entre la sophistication des méthodes informatiques et la pauvreté des connaissances de terrain. En ce domaine, l'Afrique citadine est particulièrement touchée.

Il y a aussi cette évidence: la découverte des lois biologiques, l'établissement des faits sociaux ou culturels ne passent pas nécessairement par la vérification statistique. Seuls quelques éléments simples, d'ailleurs, se prêtent au test des enquêtes sur le grand nombre. Pour le reste, la vérité des hommes ne se découvre que sur le petit nombre. Pas seulement la vérité individuelle, mais celle de tous. Même dans une ville millionnaire.

N.B. Pour une évocation plus imagée du propos de ce texte, voir Ph. Haeringer, «Trois citadins jour après jour. Un ébrié, un baoulé et un mossi dans la compétition abidjanaise», à paraître dans le *Bulletin de la Société Languedocienne de Géographie*, numéro double sur les grandes villes africaines, 1-2-1982.

Voir aussi, du même auteur, *Propositions pour une recherche interdisciplinaire sur les milieux urbains*, ORSTOM, Paris, 1976, 26 pages.